

Voici une arête : où commence-t-elle ? où finit-elle ? Combien d'arêtes viennent aboutir à chaque coin ?

4^e LEÇON. — *Le cube (suite).*

Répétition des notions acquises. — Mes amis, parce que ce corps à douze arêtes égales, on l'appelle cube. (Je fais remarquer que je ne cherche nullement ici à donner des définitions mathématiques rigoureusement exactes ; je fais saisir les caractères à mesure qu'ils se présentent). Comment appelle-t-on ce corps ? Pourquoi ? Insister. Ne connaissez-vous pas un corps qui a aussi la forme cubique ? Montrer un dé à jouer. Que faut-il pour qu'une place ait cette forme ?

Quelle est la longueur de chaque arête de notre cube ? C'est pourquoi on l'appelle un décimètre cube. Faire connaître le centimètre cube au moyen de quelques exercices.

N. B.—Dans la prochaine leçon, nous nous occuperons de la manière de construire un cube.

P. RAMOISY.

Education par les fables.

LA FEUILLE.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ?—Je n'en sais rien ;
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien,
De son inconstante haleine,
Le zéphir ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

(ARNAULT.)

MOTS A DÉVELOPPER.

Tige.—Partie d'une plante qui sort de la terre, et qui supporte les branches, les feuilles.

Zéphir.—Vent doux et agréable.

Aquilon.—Vent violent et froid du nord.

Montagne.—Grande masse de terre et de rochers fort élevée ; suite de monts qui se tiennent l'un à l'autre.

Vallon.—Petite vallée, espace de terre entre deux coteaux.

Laurier.—Arbre toujours vert qui

donne une petite graine noire et amère. *Où va la feuille de laurier...* signifie *Où va la gloire*. Autrefois on donnait des lauriers aux vainqueurs.

RÉFLEXION MORALE.

Cette petite pièce de poésie reproduit le langage d'une feuille d'arbre détachée de sa tige ; elle ne sait où la pousseront le zéphir et l'aquilon ; mais elle se confie à la Providence, elle ne se plaint ni ne s'effraie ; elle espère être emportée vers l'éternité, où tout, gloire, fortune, pauvreté, se précipite en définitive. L'homme doit être ainsi.

Faire le bien, n'avoir rien à se reprocher, aimer Dieu et le servir, songer que la vie n'est qu'un voyage, que tout finit ici-bas : voilà ce qu'il faut, ce qui importe. Avec cela vous pourrez, mes enfants, avoir la confiance, l'espérance de la feuille dont nous avons parlé, et vous ne craignez rien.

B. S.

QUESTION DE GRAMMAIRE.

Peut-on dire POUVOIR PEUT-ÊTRE ?

La plupart des grammairiens regardent cette locution comme un pléonasme vicieux.

“ C'est, dit Girault-Duvivier, une négligence de style de mettre le verbe *pouvoir* avec *peut-être*, parce que ce mot, exprimant une idée de possibilité, ne saurait modifier un verbe qui l'exprime également ; ou, si l'on veut, comme le dit Lemare, ce mot n'est qu'un temps du verbe *pouvoir* et du verbe *être*.”

En conséquence, il critique une phrase de Bossuet et une de La Harpe, qui renferment cette locution.

Il termine en disant : “ Cette remarque sur *peut être* s'applique aux locutions *il est possible, il est impossible* ; on ne doit donc pas dire : *il est peut-être IMPOSSIBLE qu'il PUISSE réussir, mais il est IMPOSSIBLE qu'il réussisse.*”

Cependant M. Lemare, dans la nouvelle édition qu'il a donnée de l'ouvrage de Girault-Duvivier, modifie ce que dit l'auteur primitif de l'ouvrage : “ Le verbe *pouvoir*, employé avec *il est possible*, forme un pléonasme. Mais, avec le mot *peut-être*, qui n'est plus pour nous qu'un simple adverbe dubitatif, la question est